

Control, de Anton Corbijn, 2007

La musique de *Joy Division*, groupe mancurien de la fin des années 1970, me déchiquette l'âme depuis plus de quinze ans déjà. Peut-être parce qu'elle reflète la fin mesquine, la déchéance clinquante d'une ère et d'un imaginaire (les trente « glorieuses », la société industrielle triomphante dans son assomption tertiaire) qui ont marqué mon enfance ; peut-être parce que les magnifiques textes de ses chansons sont d'une lucidité quasi-insoutenable à force d'osciller entre l'intime et l'objectif, entre l'affect et le fait ; peut-être aussi parce que le chanteur du groupe, Ian



Curtis, a souffert, comme moi, d'une maladie mentale (quoique différente de la mienne) et a fini par se suicider – acte qui, malgré ses aspects sordides, m'a toujours semblé d'une grande dignité (on se croit épicurien et l'on se retrouve stoïque !).

C'est précisément à la vie de Ian Curtis qu'est consacré ce film, dirigé par celui qui fut le photographe du groupe et basé sur les souvenirs de l'épouse du chanteur, Deborah Curtis. Il ne s'agit donc pas de l'un de ces abominables éloges dédiés à des groupes de rock (on se souviendra des ce navet des années 1990 consacré aux *Doors*) et à des personnalités gratte-guitares, dans lesquels le génie d'un musicien est décliné du nominatif inspiré à l'instrumental dope – pour ce qui concerne Joy Division, on se reportera au fameux *24 hours party people*, dont le panégyrique musical est rendu supportable par l'humour et

l'autodérision. Rien de tout cela ici : juste la vie d'un jeune homme sensible, intelligent, profondément moral, écrasé par une terrible maladie, l'épilepsie, enjoint de choisir - situation, au sens propre, *tragique* - entre son devoir et la passion, autrement dit entre son épouse (et leur enfant), qu'il respecte plus qu'il ne l'aime, et la jeune femme dont il est désormais amoureux, et, enfin, dépassé par la fascination morbide qu'il suscite sur scène ainsi que par le succès du groupe. Rien de glamour, donc, Corbijn rendant enfin Curtis à ses textes (ceux-ci sont d'ailleurs constamment mise en rapport avec des éléments biographiques). Et si le point de vue défendu ici est largement basé sur les souvenirs de l'épouse délaissée du chanteur, il ne lui emboîte pas automatiquement le coup de rétine ; en effet, ce film très post-moderne ne livre ni requisitoire, ni méchants à bolducs, ni gentils en massepain ; il n'y a en tout cas pas de fautif, et l'on se prend à ressentir à la fois de l'agacement et de la pitié pour la pauvre épouse, aussi tétanisée par la sensibilité et le talent de son mari qu'incapable de les comprendre, donc de jouer le rôle social de groupie attardée que tout le monde attend d'elle.

Même le suicide de Curtis est pour ainsi dire purifié de la légende : ce n'est pas le film de Werner Herzog ou l'album *The Idiot* d'Iggy Pop, lesquelles occupèrent les dernières heures du pauvre Ian, qui intéressent Corbijn, mais le pendoir à linge, objet banal s'il en est, auquel le jeune homme s'étrangla. Et puis le cri de Deborah découvrant le cadavre dans sa cuisine – histoire de rappeler, tout de même, que le suicide est digne pour tout le monde sauf pour celui qui trouve le corps...

On ne peut faire qu'un reproche à ce film : à force de vouloir nettoyer Ian Curtis de sa légende et de rendre son œuvre à sa personne, Corbijn passe à côté du sens de cet œuvre qui n'est *pas seulement* autobiographique, c'est-à-dire dont l'aspect biographique n'est qu'un moyen d'aborder des sujets beaucoup plus vastes, beaucoup plus subtils. Résumer la poésie de Curtis à ses petites affaires de cœur et de santé, c'est affirmer que *Gilles* ou *Gatsby le magnifique* sont juste des comptes-rendus de la vie de leurs auteurs respectifs, alors que ces romans en disent tellement sur le monde, leur époque... Et Curtis, s'il avait vécu ?

Frédéric DUFOING